

III- Sens propre et sens figuré

Les unités lexicales peuvent être dotées de deux catégories de sens : le *sens propre* et le *sens figuré*. La distinction entre ces deux catégories a introduit, de fait, dans la langue, une hiérarchie des sens. Celle-ci est déterminée par la tradition qui, depuis fort longtemps, fournit des principes de classement des sens d'un même mot.

En reprenant le point de vue de Quintilien, Touratier (2004) explique que le sens figuré est une sorte de transport d'un mot d'un lieu, où c'est son sens propre qui est employé, à un autre lieu, dans lequel le mot adéquat fait défaut. Ainsi, l'usage du sens figuré se fait soit par nécessité, soit pour faire preuve d'expressivité, soit parce que c'est tout simplement cet usage qui convient au contexte en question.

Qu'est-ce que le sens propre ?

Le *sens propre* est le sens premier ou le sens fondamental d'un mot : « on appelle *le sens propre* ou *sens premier* le sens le plus proche du sens de l'étymon et qui détiendrait les traits sémiqes fondamentaux, *par opposition aux sens figurés, par extension, par analogie, etc.* » (Dubois, 1973 : 384).

Qu'est-ce que le sens figuré ?

On appelle *sens figuré*, le ou les sens seconds d'un mot, appelés aussi *sens secondaires* ou *accessoires*, qui peut nécessiter une situation de communication spécifique pour être compris.

« De nombreux sens secondaires des mots polysèmes relèvent de ce qu'on appelle en général les *sens figurés*, opposés ainsi au *sens propre* » affirment Baylon & Mignot (2002 : 92) qui, par ailleurs, précisent que le sens propre est souvent plus ancien que le sens figuré.

Si Ricœur insiste sur l'idée que « le sens figuré n'est pas un sens dévié des mots » (1975 : 124), Dubois semble voir les choses autrement, dans la mesure où, pour lui, « on dit d'un mot qu'il a un *sens figuré* ou qu'il est employé avec un sens figuré, quand, défini par les traits « animé » ou « concret », il se voit attribuer dans certains contextes le trait « non-animé » (chose) ou « non-concret » (abstrait). Ainsi, dans *le chemin de la vie*, *chemin*, qui a le trait « concret » au sens propre et

se voit attribuer le trait « non-concret », est employé au sens figuré. De même, dans *le chien d'un fusil*, le mot *chien* est employé dans un sens technique, non-animé : il a un sens figuré. » (1973 : 203)

C'est la rhétorique, définie comme la technique de la mise en œuvre des moyens d'expression, qui, en principe, étudie le sens figuré.

Plusieurs procédés donnent la possibilité de passer du sens propre au sens figuré, conduisant à la construction de figures de style. C'est dans cette optique, que Dumarsais parle de « figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification de ce mot » (1988 : 69). Parmi ces figures les plus fréquentes, il y a la *métaphore*, la *métonymie* et la *synecdoque*.

La métaphore

La métaphore est construite sur la base de ressemblances et d'analogies qui ont une existence réelle ou que le locuteur crée dans son discours. C'est une figure de mot basée sur la similitude des sens ou des référents.

« Trope fondé sur le rapport d'analogie entre des objets [...] on définit souvent la métaphore comme une substitution de termes. Mais, si l'on peut parler de substitution de signifiants, il n'y a, par contre, qu'une intersection des signifiés. [...] On présente aussi la métaphore comme une comparaison implicite qui aboutit, par le rétablissement des termes de l'analogie dans l'esprit du lecteur, à la création d'un troisième signifié [...] Certains stylisticiens contemporains ne retiennent de la métaphore que le principe d'analogie : « La similitude relie un terme métaphorique au terme auquel il se substitue. » (Jakobson) » (Mounin, 1995 : 213-214)

Pour exemplifier la notion de sens figuré apportée par la métaphore, les ouvrages de lexicologie, de lexicographie et de sémantique se servent régulièrement du mot *aile* dont le sens propre est « organe d'animaux ou d'insectes volants ». À côté de ce sens premier, des sens seconds se sont créés à partir d'analogies avec d'autres référents ; on parlera alors d'*ailes de moulin*, d'*ailes d'avion*, d'*ailes du nez*, d'*ailes d'une armée*. C'est donc un processus métaphorique qui relie tous ces signifiés du mot *aile*. Cela se produit quand les usagers d'une langue sont en capacité de découvrir dans la langue des

ressemblances de forme, de fonction ou de caractéristique afin d'appliquer un mot qui existe déjà à un nouveau référent. Les métaphores apparaissent continuellement car les sujets parlants créent du sens figuré, sans contrainte et en toute liberté. Cela peut aller jusqu'à la métaphore occasionnelle ou personnelle qui n'est compréhensible que dans un groupe restreint et en situation de communication particulière. Les exemples à ce sujet sont légion, car ce procédé de création n'est pas uniquement la particularité des auteurs. Citons d'abord le célèbre exemple de Victor Hugo qui qualifiait ses poèmes de *gerbe* pour établir un parallèle entre le produit de son activité poétique et le produit de l'activité agricole ; ensuite prenons l'exemple d'un adolescent ordinaire évoquant sa peluche d'enfant qu'il dénomme, dans l'instant où il parle, son *ami* d'enfance.

Parallèlement à cela, on rencontre dans la langue des métaphores lexicalisées. Celles-ci ont fait leur entrée dans la langue et les dictionnaires les citent dans leurs articles en tant qu'acceptions avérées des mots. Cela se produit lorsque l'usage fréquent de la métaphore finit par user le sens métaphorique et par le banaliser. Dans ce cas, on parle de *catachrèse*. Exemples : *les pieds d'une table ou d'une chaise, le pied d'un verre, les bras d'un fauteuil, le col d'une montagne, la feuille de papier, la tête d'un clou, etc.*

Si Ricœur estime que « le sens d'un énoncé métaphorique est suscité par l'échec de l'interprétation littérale de l'énoncé » (1975 : 289), finalement, ce qui apparaît clairement, et qui demeure certain, est que la métaphore correspond à un certain type d'emploi qui met en exergue de nouveaux traits de signification et élargit, pour ainsi dire à l'infini, les virtualités sémantiques d'un mot.

La métonymie

La métonymie est définie comme une figure de mot construite sur la proximité des sens ou des référents. Cette figure permet le remplacement d'un mot par un autre dont il fait entendre la signification ; ces deux mots entretiennent une relation de contiguïté.

« Trope fondé sur un rapport d'équivalence entre des termes : l'un est mis pour l'autre. Il y a entre eux un rapport de contiguïté ou de liaison [...] On ne saurait réduire la métonymie au simple rapport de contiguïté physique, ce que l'on fait souvent aujourd'hui afin de mieux l'opposer à la métaphore. » (Mounin, 1995 :

216). Quoi qu'il en soit, dans la métonymie, le rapport existant entre les deux termes est facilement constatable.

Fontanier signale que dans le procédé de la métonymie, il s'agit de « la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet qui fait comme lui un tout absolument à part, mais qui lui doit ou à qui il doit lui-même plus ou moins, ou pour son existence, ou pour sa manière d'être » (1968 : 79). En conséquence, les usages les plus fréquents de la métonymie se manifestent en fonction des principaux types de lien qui rendent possible le changement de désignation et qui sont les suivants :

- Le contenant pour désigner le contenu. Exemples :

Boire un verre pour boire le liquide contenu dans le verre.

Finir son assiette pour finir la nourriture contenue dans l'assiette.

- Le lieu où un produit est fabriqué pour désigner le produit lui-même. Exemples :

Du champagne pour du vin fabriqué en Champagne.

Du Bordeaux pour du vin fabriqué à Bordeaux.

De la Javel pour de l'eau fabriquée à Javel.

- La matière pour désigner l'objet fabriqué dans cette matière. Exemples :

Un jean pour un pantalon fait en jean.

Un fer pour une épée.

- La cause pour l'effet. Exemples :

Un Flaubert pour un livre écrit par Flaubert.

Du Cabrel pour de la musique composée par Cabrel ou pour un texte écrit par Cabrel.

- L'abstrait pour le concret. Exemples :

Une beauté pour une personne extrêmement belle.

L'aristocratie pour des aristocrates.

Dans tous ces mécanismes métonymiques recensés ci-dessus, il y a une ellipse et un déplacement de la référence d'un objet à l'autre. Cela constitue un

moyen d'étendre le sens d'un mot en lui attribuant des sens secondaires, autrement dit du sens figuré.

La synecdoque

La synecdoque est un type de métonymie dans lequel les référents du sens propre sont inséparables de ceux du sens figuré. Le référent désigné de manière explicite implique alors forcément l'autre. Les synecdoques les plus fréquentes et les plus connues sont celles qui représentent « la partie pour le tout », la partie étant indissociable du tout.

« Trope qui consiste à représenter un terme par un autre lorsque le deuxième est dans un rapport d'inclusion ou d'appartenance logique par rapport au premier. Il y a synecdoque lorsque le particulier est pris pour le général [...] Aujourd'hui on retient surtout, de la synecdoque, le rapport d'inclusion physique (la partie pour le tout), ce qui permet de réduire ce trope à une variété de métonymie » (Mounin, 1995 : 316)

Pour expliquer que la synecdoque est une métonymie spécifique permettant de donner une signification particulière à un mot dont le sens propre a une signification plus générale, ou l'inverse, de donner une signification générale à un mot dont le sens propre a une signification particulière, Dumarsais tente de récapituler les choses de la manière suivante : « En un mot, dans la métonymie, je prends un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque je prends le *plus* pour le *moins* ou le *moins* pour le *plus* » (1988 : 115). C'est ainsi que s'établit le sens figuré de la synecdoque.

Exemples¹ :

- *Une voile* pour désigner *un navire*.
- *Les flots* pour désigner *la mer*.
- *L'airain* pour désigner *les canons*.

En jouant sur les relations de contiguïté entre objets du monde, la synecdoque substitue le nom d'un élément par le nom d'un autre élément. À la différence de la construction métonymique, ces éléments sont liés et dépendent l'un de l'autre.

¹ Exemples fournis par le *dictionnaire Littré* et régulièrement repris dans les ouvrages de lexicologie, de lexicographie et de sémantique.

Il est à noter que les termes de sens propre et de sens figuré sur lesquels sont fondées métonymie et synecdoque sont liés par une relation naturelle et immédiate. Celle-ci est préconstruite et n'exige pas d'effort de formation de la part du destinataire, pas plus qu'elle n'exige d'effort d'interprétation de la part du destinataire. Sur ce point, la métaphore se démarque clairement de la métonymie et de la synecdoque.

Par ailleurs, il importe de mentionner que le procédé de construction de la synecdoque comme celui de la métonymie ne conduisent pas toujours à une économie du lexique : « Chaque fois que le sens dérivé d'un mot s'identifie avec le sens propre d'un autre, ce sens dérivé fait double emploi avec le mot propre, dont il est *synonyme*. On a une de ces *redondances* au moins apparentes dont on constate la présence fréquente dans les langues et qu'il faut bien chercher à expliquer. Seuls les cas de polysémie où un des sens représente une *catachrèse* contribuent réellement à augmenter le rendement du lexique. » (Baylon & Mignot, 2002 : 97)

En tout état de cause, le changement et l'évolution du sens des mots résultent souvent de l'usage de figures telles que la métaphore, la métonymie et la synecdoque qui créent ainsi des termes polysémiques. Par ailleurs, ces figures constituent des procédés sémantiques du langage ordinaire, et à ce titre, elles ne doivent pas seulement être considérées comme des procédés stylistiques ou des tournures rhétoriques, qui sont l'apanage des orateurs et des poètes, dont le rôle est d'enjoliver le discours. Dumarsais résume exactement cela dans les quelques lignes suivantes :

« Bien loin que les figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires, il n'y a rien de si ordinaire et de si commun que les figures dans le langage des hommes. [...] je suis persuadé qu'il se dit plus de figures en un seul jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que des figures s'éloignent du langage ordinaire des hommes, ce serait au contraire les façons de parler sans figures, qui s'en éloigneraient, s'il était possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées ». (1988 : 62-63)

En outre, il importe de préciser que la figure n'est pas un écart par rapport au bon usage. Il serait complètement erroné de penser que le sens propre, donc non figuré, est une expression première à considérer comme « normale », car cela conduirait systématiquement à conclure qu'un langage « normal » se construit sans figures.

L'identification d'un sens propre diffère de celle d'un sens figuré. Le sens propre est celui qui vient systématiquement à l'esprit, tandis que le sens figuré recourt nécessairement à un contexte ou à une situation. Mais en définitive, il faut retenir que le fait qu'un mot puisse être doué d'un sens propre et d'un sens figuré montre, d'une manière générale, que le signifié n'est nullement de nature rigide ou figée.